

YVES BAOT

SAFARI PERSAN

THÉÂTRE

Déjà parus chez EDILIVRE

Nocturne N° 13 ou l'étonnement des Dieux
2017

Polaroid 2018

Journal intime d'un prie-Dieu suicidaire 2019

Jules Ferry, Saint-Amour 2020

La petite fabrique du chaos suivi de **Mes Possédés**
2021

Dans tes larmes Joseph 2022

Les heures absentes suivi de **L'antenniste d'Alep**
2024

Couleur de l'effacement 2025

**Aucune science, aucun art ne peut apporter ce
qu'apporte l'obscurité.**

Léon Chestov

Ce texte est une pièce en 1 acte de 13 scènes. Il pourra être joué par 8 personnages : 4 garçons et 4 filles, 4 hommes et 4 femmes.

Leurs prénoms : Bousseh, Hourri, Saman, Zari pour les personnages féminins. Roschan, Navid, Babak et Arash pour les personnages masculins.

Le lieu de l'action pourrait être une place publique, au centre d'une ville iranienne. Ou ailleurs...

La bande-son de ce spectacle, si la mise en scène le réclame, pourrait être choisie dans des musiques soufis, classiques ou contemporaines orientales.

Le seul impératif est d'utiliser le texte et la musique de Shervin Hajipour BARAYE, à un moment ou un autre du déroulement du texte.

Il est tout à fait possible de représenter cette pièce avec d'autres personnages ou moins de personnages, mais en respectant toujours la parité.

Un seul en scène ne serait pas souhaitable. Mais 2 personnages pourraient interpréter ce texte : un garçon et une fille. Un homme et une femme...

Ces mots pourraient parfaitement se jouer en extérieur, de jour comme de nuit.

La mise en scène est ouverte. Elle pourrait travailler sur l'enfermement. Mais elle pourrait aussi travailler sur le tragique et la violence parfois.

Ce texte est basé sur différents témoignages d'Iraniennes et d'Iraniens, recueillis parfois dans la clandestinité, qui se sont trouvés confrontés aux attaques des gardiens de la révolution lors des manifestations de ce début janvier 2026.

Une chasse à l'Homme. Chasse à la Femme. Chasse à l'Enfant.

Un safari.

En pensant à Mahsa Zhina Amini
En pensant à la Perse et au peuple iranien

SCÈNE 1

ZARI

Il y a eu tellement de balles tirées, tellement de rafales à détruire le bruit même, tellement de corps étendus, tellement de cris et de silence, tellement de sang sur les trottoirs, sur les vitrines, sur les rideaux de métal, sur les murs et au milieu des rues, dans les couloirs des hôpitaux et dans les caches provisoires, sur les pare-brise et les pare-chocs des voitures garées, sur des vêtements jetés, sur les troncs des arbres dénudés, sur les portes vitrées et les halls d'immeubles, que l'on pouvait ramasser les douilles projetées au sol et qui avaient eu tout le temps de se gorger de sang. Des femmes à moitié folles et des hommes rétractés et en larmes prenaient ces douilles rouges entre le pouce et l'index et vérifiaient si le remplissage s'était bien effectué. Les douilles rouges étaient comme de petits verres servis à la table du diable, comme des verrines apéritives lors des fêtes des ténèbres. On pouvait même, si la folie gagnait encore d'un cran, faire une douce collection. On voyait là un gars qui les alignait, là un autre qui les rangeait avec méthode en sifflant l'air du désespoir, là encore, une femme qui laissait tremper un pan de son voile dans l'épaisseur collante du liquide qui coulait de l'intérieur des douilles.

Les douilles rouges étaient comme un calice. Elles projetaient leur ombre sur la ville, la nuit, leur ombre couleur de cuivre, de bronze et de métal doré.

Les douilles rouges étaient comme les petits cailloux blancs des chemins perdus.

Des milliers de douilles éparées au pied d' un peuple assassiné.

On ne pouvait plus voir autre chose que ces douilles, rien ne valait le cliquetis des chutes au sol de ces oblongs objets morts, sans poudre et sans valeur, dans le vide de leur capacité à tuer.

Des dizaines de milliers de douilles fabriquées au sein d'un système militaire calme et effrayant à la fois, des petits monstres obéissants et rapides.

Des douilles simples, rangées par dizaines au creux de fusils mitrailleurs, ou attendant avec quiétude le coup par coup de manipulateurs pervers.

Balles, balles de nos enfances, balles rebondissantes par deux ou par trois contre les murs.

Balles assassines. Douilles meurtrières.

SCÈNE 2

On entend BARAYE, la chanson de Shervin Hajipour, qui amène doucement sur le plateau les 8 acteurs de ce spectacle. Ils peuvent entrer en scène ensemble ou séparément. On pourra également prendre la version musicale de Coldplay avec Golshifteh Farahani.

ROSHAN

Pour danser dans la rue

BOUSSEH

Pour avoir peur de l'instant d'un baiser

NAVID

Pour ma sœur, ta sœur, nos sœurs

HOURI

Pour changer les esprits qui se taisent

BABAK

Pour avoir honte de ne pas avoir d'argent

SAMAN

Pour le regret d'une vie ordinaire

ARASH

Pour l'enfant des poubelles aux rêves brisés

ZARI

Pour cette économie imposée

ROSHAN

Pour cet air pollué

BOUSSEH

Pour la rue Valiasr et ses arbres fanés

NAVID

Pour le guépard et son extinction probable

HOURI

Pour les chiens innocents interdits

BABAK

Pour les larmes qui ne cessent de couler

SAMAN

Pour l'image répétée de cet instant

ARASH

Pour un visage souriant

ZARI

Pour les élèves, pour l'avenir

ROSHAN

Pour ce paradis imposé

BOUSSEH

Pour cette élite emprisonnée

NAVID

Pour les enfants afghans

HOURI

Pour tout ce qu'on ne peut pas répéter

BABAK

Pour tous ces slogans vides

SAMAN

Pour la ruine des maisons mal construites

ARASH

Pour se sentir en paix

ZARI

Pour le soleil après de longues nuits

ROSHAN

Pour les crises d'angoisse et les insomnies

BOUSSEH

Pour l'homme, la patrie, la prospérité

NAVID

Pour la fille qui voulait être un garçon

HOURI

Pour la Femme, la Vie, la Liberté

ARASH et tous les autres

Pour la liberté, pour la liberté

SCÈNE 3

ROSHAN

Près de moi, à trente mètres peut-être, j'ai fini par voir cette silhouette en tchador, tu te souviens Bousseh, tu te rappelles de son regard, je ne te l'ai pas montrée du doigt mais seulement des yeux, je ne t'ai rien dit, j'ai juste tourné la tête petit à petit et j'ai serré ta main. Très fort. Comme un boxeur qui va frapper. Comme un déséquilibré qui ne sait plus très bien où se trouve son centre de gravité. Tu as regardé aussi. Tu l'as vue cette femme avec son tchador... Dis ! Allez dis ! Il faut que tu dises ce que tu as vu, le tchador et ...

BOUSSEH

Pop ! Pop ! Pop ! J'ai entendu les 3 petits coups qui sortaient du tchador . Tchic ! Tchic ! Tchic ! C'était presque comme un tour de magie sur un champ de foire. Le tchador protégeait un fusil d'assaut et en se tournant, le tchador a envoyé trois balles. Pop ! Pop ! Pop ! Le tchador cachait l'assassin. L'homme au voile a tué trois de mes amies. Il avait osé. Osé se revêtir de l'ultime tissu pour tuer le rire de ces femmes. S'il avait été droitier...

ROSHAN

C'est nous qu'il tuait ! Droitier, il se tournait forcément de l'autre côté du trottoir et toi et moi, nous serions devenus la cible : le hasard a bien un prix, Bousseh, Le hasard est un contrevenant, un solide gaillard déguisé, un pauvre type seul et sans colère qui a juste appris à manger, à tenir son verre, à ouvrir un livre, attraper une cuillère, un seau, une arme de la main gauche. Tu te rends compte, Bousseh, s'il avait tout appris de la main droite, nous serions dans les nuages et dans un linceul noir.

BOUSSEH

Merci. Merci à ses maîtres de ne pas l'avoir, la première fois, empêché de prendre son crayon du côté gauche, merci, respect à ses parents de n'avoir pas réagi à la bonne ou à la mauvaise main qui envoyait le ballon vers le mur de la maison. Merci à l'animateur du soir qui s'en fichait bien qu'il tienne le cerf-volant du bon ou du mauvaise côté . Merci à eux de ne pas l'avoir contrarié. Le hasard est un traître et un génie.

ROSHAN

Nous sommes vivants, Bousseh.

BOUSSEH

Même si nous sommes un peu morts.

ROSHAN

Mets ta main dans la mienne. Mets ta main gauche dans ma main droite. Le hasard est un manipulateur qui exerce ses droits sans contrainte. Il n'est pas une figue, pas un citron, pas une datte sucrée. Le hasard est cauchemar. Comment ce type a-t-il pu se costumer en hasard ? Comment ?

BOUSSEH

Parce que ce type n'était qu'un assassin. Le hasard est peut-être un homme grimé de voiles de femme. Roshan, je n'aime pas le voile qui sait cacher l'arme. Je n'aime plus le hasard. J'ai peur des meurtriers en robe de hasard.

ROSHAN

Vérité ? Ou mensonge ? Tyrannie ? Le hasard ne sera jamais qu'une interrogation sur les étonnements qui nous livrent aux désespoirs, à tous les désespoirs... À jamais... Dans notre cauchemar commun à jamais...

SCÈNE 4

NAVID

Je l'ai vu tomber. Comme un danseur sans tête, dans un ralenti phénoménal, ahurissant, un peu extravagant même. L'autre, l'homme-tireur, l'avait visé entre les deux yeux. Au-dessus du nez. Au centre géométrique du visage. Le crâne s'était divisé en trois morceaux et une de ses oreilles avait pris une direction incertaine, vers la place Faraz, près de l'étal du vendeur de fruits secs. C'est presque émouvant de voir un corps qui ne se sert plus de ses bras ni de ses mains pour se protéger de la chute ultime. Un arbre sans racines. Une plage sans sable, un ciel sans oiseaux. En s'écrasant sur le bitume, il s'est tourné avec une majesté digne et presque harmonieuse. C'est à ce moment que j'ai pu voir son dos tatoué.

Une espèce de dragon. Comme un croquis de manga. Avec des couleurs vives : du carmin, du violet. Les omoplates portaient ses ailes et sa colonne vertébrale ses muscles d'envol. Un tatouage de départ imminent pour la Liberté.

À son arrivée dans le grand hall de l'hôpital Chariati, un brancardier l'avait déposé dans la zone blanche des Inconnus, des corps sans reconnaissance possible. La zone des sans-visages, des corps mutilés.

Moi, je savais qui il était. Je l'avais applaudi la veille dans son rôle de Lear au théâtre Shahr .

La pièce se terminait par l'envol du dragon : j'ai reconnu son dos. Il était comédien.

SCÈNE 5

SAMAN

(entre larmes retenues et vraie peine visible)

Ils tuent les gens. Ils sont sans pitié. Aucune. Ils tirent sur tout ce qui bouge. Un frère. Un cousin. Un ami. Une déesse. Une étudiante et son aide. Un voleur de poules et un voleur d'âmes, un enfant qui dort au creux de sa mère, un enfant que protège son père. Ils pillent les baisers. Ils font tout ce qu'ils veulent. Et parfois, ils rient. Pas aux éclats, non. Pas aux éclats. Ils rient gravement. On entend la gravité de leur joie. Je ne suis pas bien. Pas vraiment bien. Je suis angoissé. J'ai trop vu. Trop.

SCÈNE 6

(les 2 personnages courent vers l'hôpital ; le discours est haché, peu audible et la scène est entrecoupée de clameurs, de cris et de fin du monde)

BABAK

Houri a été emmenée à l'hôpital. Saman l'a vue partir sur une grande palette de bois ajouré. On doit la retrouver. Viens ! Il faut longer les arcades.

ARASH

On va se prendre la volée. Tu entends le bruit ? Ce n'est pas une kalash. Ça, c'est la machine de guerre.

BABAK

Si tu veux qu'on la revoie, il faut partir maintenant. On dit qu'il y a des piles par quartier et...

ARASH

Tu racontes n'importe quoi. Dieu est avec nous.

BABAK

Alors allons-y maintenant tous les trois ! Vive Dieu ! Qu'il nous garde et nous protège ! Allez Dieu, là, il faudra pas merder !

ARASH

Et qu'est-ce qu'on va demander en arrivant. Houri ? On veut retrouver Houri ? Allez Dieu, tu nous traces la voie, tu nous emmènes au bon endroit ? On veut l'embrasser, lui tenir la main, lui caresser la joue. On veut pleurer avec elle et l'embrasser encore, lui tenir chaud. Elle a froid, là, j'en suis sûr, on va la ramener chez elle, on va courir encore et la porter sur nos épaules. On la recoiffera et on remettra son voile. Même à peu près. Et on lui parlera de la lutte, de l'espoir, du ciel tiède et des montagnes enneigées, des épices fleuries et du tonnerre de feu, de la chanson de Shervin à tue-tête, c'est ça, à tue-tête, avec Roshan et Bousseh. Tu feras de ton mieux avec la rue Valiasr et ses arbres fanés ; tu ouvriras grande ta bouche pour souffler que tu ne veux plus de ce paradis imposé et que...

BABAK

Tais-toi. On va aviser au moment. Il faut déjà arriver au bout des arcades et là, il faudra bien entrer. Là ! Passons par là, marchons derrière le mur, traversons le gué...

ARASH

Et tu feras comment ? Dis ? Tu feras comment ? Tu diras le nom du quartier où nous nous sommes retrouvés et tu iras voir le chirurgien, ou l'infirmier ? Ou le secrétaire de l'accueil ? Houri ? De Tajrish, quartier centre ?

BABAK

L'accueil n'existe plus depuis longtemps.

ARASH

Alors on fonce dans les salles des corps et on fouille ! Saman m'a dit que les ...

BABAK

Houri n'est pas morte. Je te dis qu'Houri n'est pas morte ! On la cherchera dans une chambre, une salle, un placard, un couloir, une arrière-salle, le patio central...

ARASH

On arrive !

BABAK

On arrive !

(la scène s'arrête avec brutalité . Hourï apparaît comme dans un rêve et se place près des deux garçons. Scène fantomatique. On entend au loin la comptine Kosh Halo Shado Khandanam)

HOURI

Arash, je suis au ciel, en enfer, aux abords des délices ou au cœur des noirceurs depuis le milieu de la nuit. Regarde Babak, près de ma cuisse, la balle m'a traversée et mon artère s'est ouverte. J'ai vu mon sang couler le long de ma jambe, de mon pied et de la rigole. J'ai senti mon souffle s'amenuiser. Il était sur le balcon de la résidence Shar et j'ai vu ses yeux, même dans la pénombre de ce soir. Ne me regardez plus comme si vous arrachiez mon cœur : vous êtes vivants. C'est très différent. Ce n'est pas la vie qui m'a quittée, c'est l'espoir, c'est ce qui me restait encore. Ce qui me restait à les regarder toujours bien en face. Ce qui me restait à les juger. Faites-le encore, faites-le pour moi et pour mes amies de l'université, faites-le parce que s'arrêter, c'est faire venir la mort plus vite et plus fort. Je suis morte à moi-même mais pas totalement. Je suis avec et parmi vous et vous allez poursuivre ce que je ne continuerai plus.

ARASH

Tais-toi Hourï ! Tais-toi !

HOURI

Ma mère m'appelait sa princesse aux yeux d'ogre, ma princesse aux mots joyeux et au chant léger, ma princesse dévorante, affamée, ma princesse affolée, toujours en dépit et en lutte. Mon père ne se relève plus. Je sais, je sens qu'il ne se relèvera qu'un jour incertain, prochain, futur ou peut-être dans des années de soleil bas.

BABAK

Ton père et le mien sont amis, ta mère et ma mère brodent ensemble depuis toujours pour la fête de Noruz. Elles cueillent toujours pour cette occasion des jacinthes blanches qu'elles emmènent sur le seuil de nos maisons pour dire : c'est Noruz, fêtons Noruz... Tu ne pleures même plus !

HOURI

Les garçons, allez les voir. Oh ! Pas forcément tous les jours, pas toutes les semaines, mais parfois, par hasard, à l'entrée de l'université ou au café de Bagdad, par hasard, sur un chemin ou un autre, par hasard rue Valisiar, ou au coin du square derrière la mosquée. Faites-le par hasard. Toujours comme si le hasard portait la visite et la chance qu'ils vous rencontrent. Babak, tu leur diras : vous savez, j'ai embrassé Houri une fois, une seule fois près de son oreille. Arash, tu leur dévoileras que tu prenais ma main à chaque fois que j'allais passer un oral difficile.

Vous direz tous nos secrets, toutes nos promenades, nos clins d'œil complices. Vous direz le bonheur de ces années depuis que je vous connais. Ne cachez rien de nos disputes et de nos séparations, de nos retrouvailles en berne ou en sourires. Restez francs et sincères. Dites-leur les empressements et les retenues, les boutades et les bougonnements, les valse et les stupeurs, les rêves et les cauchemars. Arash, tu n'oublieras pas de leur annoncer que tu es venu à la maison une fois, une seule. Babak, tu ne résisteras pas à l'idée de leur confier que tu m'attendais souvent au coin de la rue pour qu'ils ne sachent rien. Dites. Racontez.

Mais taisez-vous sur ce que vous avez vu. Ne dites jamais que j'étais huitième dans la pile de cadavres, que mon corps a glissé et qu'ils m'ont balancée, c'est ça, balancer de gauche à droite pour l'élan à prendre, vers le haut de la pile comme un vieux dossier, que je suis passée onzième et que toute la construction s'est effondrée. Ne leur parlez pas de ce que vous avez découvert, ces maçons de la mort, ce mur blanc et rouge liqueur, ces odeurs, cette horrible vision que vous garderez. Je vous interdis de partager toutes ces impudeurs avec eux. J'exige que vous vous taisiez sur cet endroit, sur ma mort et sur ce mur construit de briques de chair et d'âmes, sur cet écroulement des cadavres, sur cette inhumanité volontaire, sur toutes ces traces collées aux carreaux blancs de ce mur d'hôpital.

Restez mes amis amoureux. Vous serez les gardiens de ma révolution, à moi, la mienne...

Même quand les turbans auront disparu, ne dites rien, jamais, de ce que vous avez découvert.

SCÈNE 7

SAMAN

C'est comme si le pays tout entier s'était lentement transformé en ogre sanguinaire et qu'il cachait dans son garde-manger un peuple sans défense.

SCÈNE 8

La scène sans paroles qui suit sera jouée avec la musique du groupe ABJEEZ. On pourra choisir le morceau DAST DAST de l'album PAA SHO. Le rythme sera tendu, la chorégraphie précise et l'intention évidente.

On pourra choisir une autre musique en gardant les mêmes exigences des didascalies.

Les 7 personnages entrent les uns après les autres sur le plateau. Ils portent un turban défait à la main. Le tissu pend dans le vide. Ils vont le reconstruire sur leurs propres têtes. Une fois tous les turbans posés, ils démarrent un jeu de marelle dans une danse maléfique (ou tout autre travail chorégraphique) et sautent en chœur de case imaginaire en case imaginaire. Hourï se glisse en dansant et s'étend sur le plateau. Tout en chantant, les personnages déguisés en mollahs, sautent et jouent autour du corps d'Hourï. Cette danse du diable amène les turbans à tomber sur le corps d'Hourï qui sera bientôt recouverte par ces chapeaux religieux construits ou déconstruits.

Les 7 personnages disparaissent peu avant la fin du morceau musical. Ne reste qu'Houri recouverte des turbans qui aura disparu lors d'un noir final.

(Les 8 acteurs sont cachés sous la voûte d'un porche, près du grand bazar. Houri est parmi eux. On doit comprendre qu'Houri restera toujours parmi ses amis, même morte.)

ROSHAN

Jamais Houri n'aurait pu être sauvée. Sa famille n'a jamais collaboré avec les services du renseignement. Son père avait déjà été arrêté pour insubordination et sa mère a toujours nié savoir quoi que ce soit sur ses enfants et ce qu'ils faisaient à l'université.

BOUSSEH

Son frère était devenu interne depuis trois mois mais il restait surveillé par les brigades qui passaient chaque jour dans son service d'oncologie pour demander les fiches des malades et les examens à venir. Quand il testait le silence, ils hurlaient dans le couloir en déchirant les dossiers, n'importe lesquels au gré de leur colère.

NAVID

On pourrait passer le voir demain et on...

SAMAN

Demain est un autre jour . Demain, peut-être, on sera tous en résidence surveillée chez nous ou au centre.

NAVID

On peut malgré tout essayer de le rencontrer et lui demander si Ali et Amir sont quelque part dans l'hôpital, cachés ou soignés ?

ZARI

Beaucoup de risque pour rien. Ma famille est dans les fiches de doute. Ils ont installé il y a cinq jours une caméra de surveillance en fonctionnement au carrefour près de la maison . Et tous les soirs, quand je rentre, je vois l'alerte qui clignote. Je suis sûre qu'elle enregistre mes allers et venues et ceux de mes frères. Ma mère ne craint pas grand-chose : elle pleure, tête baissée, quand elle sort sa clé pour ouvrir la porte de la maison!

BABAK

Moi, demain, je dois aller à la prison d'Havaz. Ma sœur est en porte tournante depuis un mois. Elle avait tout purgé mais ces cancrelats ont rajouté de nouvelles charges pour qu'elle ne sorte pas encore. Et ils l'ont envoyée à Havaz, à cinq cents kilomètres, pour détruire un peu plus vite mes parents. On l'accuse de propagande et elle va finir par perdre tout

espoir. Personne n'écoute plus les douleurs dans ce pays.

SAMAN

Les souffrances sont devenues muettes. Le terrorisme médical est à son apogée. Quand tu deviens prisonnier politique pour un rien, une respiration, un déplacement heureux, un saut dans l'air chaud pour faire une figure désarmante ou un sourire tout simplement, on t'enferme.

ARASH

Quand on te voit distribuer des invitations pour une fête dansée

ROSHAN

Quand on te voit apporter des figues comme cadeau à la réunion universitaire

BOUSSEH

Quand tu peux regarder à travers une porte entrouverte et entendre la musique d'Alireza Ghorbani

ZARI

Quand tu cherches un jeton pour le supermarché et que de ta poche tombe un morceau de tract

BABAK

Quand tout finit par devenir suspect, ou étrange, ou à priori anormal aux yeux des autres

ARASH

Alors tu comprends que la douleur est proche. Tu vas partir pour les géôles d'Ispahan et le soleil va te crever les yeux, le ciel va te faire perdre l'équilibre, ta mère va se coucher et ne plus rien vouloir d'autre, les montagnes sacrées vont peser sur ton ventre vide, ton père va te chercher partout où tu ne seras pas, ta sœur va pleurer jusqu'à la sécheresse, ta petite amie va cacher derrière les tapis des mille nuits tous les souvenirs de toi

HOURI

Et tu vas mourir comme je suis morte, seule, abandonnée des espérances, le front levé bien haut mais transparente, pas même agressive, un peu inutile, évidemment muette, parfaitement morte, comme ce qu'on attend d'une mort en ce pays : froide, sans cri, sans bruit, sans hurlement, sans larmes, sans défaut, une mort sans défaut mais aussi sans qualité. Une mort sans douleurs.

ROSHAN

Hier matin, à la petite aube, Souleyman a été pendu devant sa famille réunie. Ils ont attendu que tout le monde soit là, à Masjed, tout le monde, ses trois frères et ses deux sœurs, son oncle Ali, tout le monde, son frère n'arrivait pas, et les petits qui ne voulaient pas rentrer dans la cour, les évanouissements, le soleil et la potence, les gardiens d'une révolution morte, jamais née, toujours vide et sépulcrale, les gardiens souriants mais qui ne savaient pas trop pourquoi, les gardiens hébétés de tant d'inhumanité, les gardiens, là, mais non, ailleurs, sur le bord de la difficile attente et de l'impossible remords.

BOUSSEH

Souleyman était basketteur. Il avait dix-neuf ans. Il restera suspendu jusqu'à demain, jusqu'au commencement de la décomposition, jusqu'aux mouches et aux chiens hurlants

NAVID

Farah était joueuse de tennis . Elle avait vingt-trois ans. Elle a été pendue sur la place principale d'Ourmia.

SAMAN

Kaveh était mon champion de football préféré. Il a joué cette dernière année comme un dieu. Il avait vingt-cinq ans. Il a été pendu derrière la mosquée de Chiraz.

ZARI

Shirin a embrassé Talman fièrement, glorieusement, à la sortie du poste. Elle a été pendue près du même poste à Ardabil

BABAK

Moi, j'ai embrassé Jalil dans la maison d'Arash. Il n'y a qu'Arash qui puisse me dénoncer. Mais Arash est mon ami, il ne dira rien, le secret est une enclume et je sais qu'il portera l'enclume, le secret est un trésor et je le lui donne pour toute sa vie, pour toute la mienne et pour toute celle de Jalil. Je pourrai aussi être pendu à Téhéran ou à Hamadan. Mais Arash est mon ami pour la vie, pour nous garder en vie, Jalil et moi, je lui porterai des citrons et des baisers quand tout cela finira.

HOURI

Si cela finit.

SCÈNE 9

SAMAN

(entre larmes retenues et vraie peine visible. Saman a plus de sanglots qu'à sa première apparition)

J'ai trop vu. Trop.

Mon vol retour a été annulé. On ne peut plus sortir de Téhéran. Je ne me sens pas vraiment bien. Je suis en voiture et j'arrive bientôt à la frontière turque. Il nous faut une aide étrangère. Il le faut. Personne d'autres que nous ne peut comprendre. Ils tirent sur les enfants à bout portant. A bout portant.

A bout portant. Des petites filles aux nattes attachées.
A bout portant. Des garçons de huit ans étonnés de découvrir qu'il ne faut que quelques secondes pour mourir.

Je n'en peux plus.

SCÈNE 10

ROSCHAN

« De l'université et de l'école à la rue, il y a un pacte de sang jusqu'au bout et à l'aube de la liberté. »

Mes amis, Ali Younesi et Amir Hossein Moradi, médaillés d'or de la XIIème olympiade d'astronomie, je ne vous oublie pas. J'imagine vos vies de prisonniers et votre pouvoir de résistance.

Vous êtes nos héros et vous serez bientôt nos glorieux guerriers de la démocratie quand tout ne sera plus que le mauvais rêve d'un temps médiocre finissant.

HOURI

Si cela finit.

SCÈNE 11

SAMAN

(cette fois, Saman pleure à chaudes larmes)

J'ai trop vu. Trop.

Tous les vols ont été annulés. Ma famille est prisonnière à ciel ouvert. C'est l'Enfer ici. J'ai vu l'Enfer plus que nulle part ailleurs. Les guerres se valent ou ne se valent pas ? Y a-t-il des guerres justes ? Justifiées ? Justifiables ? Des oncles qui tuent leurs neveux. Des pères qui tuent leurs tantes. Des jeunes garçons qui tirent sur les nouveaux-nés des voisins.

Je suis vraiment très mal. Je ne comprends même plus qui peut me sauver. Qui peut nous sauver. Le tissu est déchiré et je me suis empêtré les pieds dans les déchirures.

J'ai trop vu. Trop.

Je veux mourir si je reste là.

Est-ce que je vivrai si je passe la frontière ?

